

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 MARS 1889

GUET-APENS

TROISIÈME PARTIE

HONNEUR POUR HONNEUR

IX

Le soir, la scène de tous les jours.

Le ciel s'est éclairci. Il fait un peu plus froid. La gelée est forte. Au ciel d'un bleu sombre étincelle une poussière de diamants. Les étoiles sont si nombreuses, semblent si rapprochées, qu'on dirait vraiment, ce soir-là, une poussière répandue d'où s'échappent des rayonnements de feu. La nuit est sombre et calme.

Le vent, qui depuis quelques jours soufflait en tempête, se tait.

On dirait que la nature fait silence pour mieux se recueillir devant le drame qui va se passer.

Un homme rôde autour de la fabrique quand le soir arrive et va se cacher près du mur qui enclôt le jardin. C'est Courlande.

On peut avoir besoin de lui à la fabrique. Il ne s'éloigne pas, prêt à se montrer, si Lucienne l'appelait.

De l'endroit qu'il a choisi pour se cacher, il distingue très bien les fenêtres de la chambre où est Claudine. Ces fenêtres sont les seuls éclairées sur cette façade de bâtiment.

Tout à l'heure, lorsqu'il est arrivé, il y avait une ombre derrière les rideaux.

Lucienne guettait l'arrivée de l'agent.

Il avait agité son mouchoir. Elle l'avait vu, et sans doute tranquilisée par la présence de cet ami courageux et avisé, elle n'avait plus reparu.

Georges était resté près de Claudine jusqu'à sept heures. A sept heures, il était descendu dans la salle à manger. Mais il n'avait touché à rien.

— Tu es plus souffrant ? demanda Montmayeur avec indifférence, habitué qu'il était à l'état maladif de son frère.

— Oui.

— Ne veuille pas auprès de Claudine, comme tu t'obstines à le faire tous les jours. Cela te fatigue. Va te reposer.

— Je suivrai ton conseil.

Il se lève et rentre dans sa chambre.

Montmayeur ne s'occupe pas de lui davantage.

Georges ne reste que quelques minutes chez lui et tout de suite va chez Claudine. Lucienne le fait entrer dans la chambre où elle se tient la nuit. A cette chambre est contigu un petit cabinet de toilette.

— Lorsque Jean viendra, vous vous cacherez là, dit-elle, et vous attendrez que je vous appelle.

— Bien !

Il s'assit en tremblant et s'essuya le front avec son mouchoir. Ses dents claquaient.

— Du courage ! dit doucement Lucienne.

— Je voudrais être mort !

— N'oubliez pas, Georges, que, quoi qu'il arrive, Claudine vous aime et vous aimera toujours.

— J'ai besoin de le croire pour ne point mourir de terreur.

Les heures s'écoulèrent. A neuf heures, Jean entra. Il s'installa comme il faisait d'habitude et se mit à lire. Lucienne s'était retirée. Jean était inquiet.

La dose d'arsenic administrée la veille aurait dû tuer Claudine. Certes, la jeune fille ne l'avait pas vue. Le matin, le verre de sirop était vide, mais c'était Lucienne sans doute qui l'avait jeté pour le remplacer par un autre.

Claudine boirait-elle cette nuit-là ? Si elle buvait, elle était morte. Si elle n'avait pas soif, elle était sauvée une fois encore. Et pour combien de temps ?

Claudine, ce soir-là, saisie par le côté étrange et si profondément dramatique de la situation, un

frère surveillant son frère pour le surprendre dans l'accomplissement du plus lâche de tous les crimes, Claudine se tournait et se retournait dans son lit sans pouvoir s'endormir.

Elle ne voulait pas feindre le sommeil, Montmayeur aurait pu s'en apercevoir et en concevoir des soupçons. Elle entendait les heures sonnées, les demies ; la nuit s'écoulait, le sommeil fuyait ses paupières.

Montmayeur le remarquait.

— Pourquoi ne dormez-vous pas, Claudine ?

— Je n'en sais rien. Pourtant je suis bien fatiguée.

— Peut-être que l'obscurité vous aiderait à vous endormir. Voulez-vous que j'éteigne la lampe ?

— Cela vous empêcherait de lire.

— Qu'à cela ne tienne.

— Non. J'aime mieux la lumière.

Elle resta immobile, les yeux fermés. Montmayeur reprit sa lecture. De temps en temps il relevait les yeux et regardait la malade. Presque toujours, les regards de l'assassin se rencontraient. Et Jean baissait les yeux.

Vers trois heures du matin, pourtant, Claudine sentit que le sommeil s'emparait de son esprit.

— Je vais enfin dormir, dit-elle doucement.

— Enfin ? murmura Montmayeur.

Et, en effet, bientôt la respiration de la jeune fille devint plus régulière. C'était un souffle égal, léger, presque imperceptible qui sortait de ses lèvres entr'ouvertes. Mais son sommeil, quand même, était sans doute troublé par de mauvais rêves, car parfois, sur la couverture, ses mains se crispèrent comme si elle voulait écarter quelque cauchemar.

Montmayeur ferma son livre, se leva et s'approcha lentement du lit, s'arrêtant de marcher chaque fois que ses pas avaient fait craquer le plancher.

Il l'observa longtemps, puis revint, comme il faisait tous les soirs, près de la porte de la chambre de Lucienne, écouta d'abord, entr'ouvrit cette porte, regarda.

Lucienne, comme sa sœur dormait.

Il referma la porte et se dirigea vers le guéridon.

A peine s'était-il éloigné que Lucienne, tout habillée, se glissait de son lit et allait vers le cabinet de toilette.

Georges attendait là, assis, les mains sur les genoux, les yeux entourés d'un large cercle noir, très enfoncés dans l'orbite, les lèvres blanches, pâle à faire peur.

— Venez ! dit-elle.

Il essaya de se lever, mais ses forces le trahirent. Il ne le put et fut obligé de se rasseoir.

— Venez ! dit-elle une seconde fois. Tout à l'heure il sera trop tard !

— Je ne pourrai jamais, dit-il à voix basse.

— Appuyez-vous sur moi !

Elle le souleva, avec une vigueur qu'elle ne se connaissait pas, et ainsi soutenu, il fit le trajet du cabinet de toilette à la porte de la chambre.

Il avait repris un peu d'énergie. Toujours appuyé sur Lucienne, il regarda, écartant la lourde tapisserie qui retombait sur la porte.

Montmayeur arrivait au guéridon et là, après un dernier coup d'œil sur le lit, prenait le verre de sirop et y versait une poussière blanche.

Il replaçait le verre, retournait à son fauteuil, près de la table ; mais ses mains en se posant sur son livre tremblaient terriblement. Et par deux fois le misérable s'essuya le front.

Quant à Georges, il était effrayant à voir. Ses traits s'étaient décomposés. Une sorte de rictus comme on en voit à certains morts détendait ses lèvres et laissait apercevoir ses dents. Il eut, à cette minute suprême, un moment de folie, certes. Il regardait Lucienne sans la reconnaître et ses yeux étaient si effarés, si hagards, que Lucienne craignit qu'il ne commît quelque imprudence.

Cela dura peu, par bonheur.

Il se remit, regagna sa cachette et là redevint immobile, les bras ballants, la tête inclinée sur la poitrine, dans une prostration absolue.

Lucienne, de son côté, s'était rejetée sur son lit. Il était temps.

Montmayeur croyait avoir entendu du bruit dans la chambre de la jeune fille et venait soulever la portière et s'assurer que Lucienne dormait.

Il la retrouvait ainsi qu'il l'avait laissée tout à l'heure. Il n'y avait donc rien à craindre de sa part. Elle n'avait rien vu.

Quelque temps après, ainsi qu'elle en avait l'habitude tous les matins, Lucienne remplaçait Montmayeur. Celui-ci rentrait dans sa chambre.

Lucienne ferma la porte à clef.

— Nous sommes seuls, dit-elle.

Alors apparut Georges, ou plutôt le fantôme de Georges. Il se dirigea, chancelant sur ses jambes, vers le guéridon, prit le verre et d'un brusque mouvement le porta à ses lèvres.

Lucienne, qui le guettait, l'arrêta.

— Malheureux, qu'alliez-vous faire ?

— Je veux boire ce verre destiné à Claudine. J'ai soif.

— C'est la mort.

— Eh bien ! la mort pour moi, n'est-ce pas la délivrance ? Lucienne, donnez-moi ce verre.

— Non.

— Je vous l'ordonne.

— Non.

— Je vous en supplie, Lucienne, ayez pitié de moi. Cette vie est horrible. Je ne puis plus la supporter. Laissez-moi en finir.

Alors, du fond du lit sortit une voix douce :

— Pourquoi trouvez-vous la vie horrible ? Est-ce votre faute, s'il y a au monde des méchants et des criminels ? Il y a aussi des âmes nobles, des êtres qui souffrent et que l'on plaint.

— Vous me plaignez, Claudine !

— Je fais mieux que cela, je vous aime.

— Malgré tout ?

— Puis-je vous rendre responsable du crime de votre frère, du crime que vous venez de surprendre et de celui qu'il a commis sur Bourreille ?

Georges était anéanti. Elles savaient tout. Claudine se pencha sur le bord du lit et saisit la main tremblante du malade.

— Georges, vous l'avez entendu, je vous aime malgré tout. Est-ce donc que cela ne suffit pas pour vous rendre la vie moins insupportable ?

— Vous êtes un ange et vous méritez d'être heureuse ! Moi, je suis marqué pour mourir.

— Vous guérirez !

Il hochait la tête et ne répondit pas. Mais il pensait :

— Je ne veux pas guérir.

Lucienne avait conservé le verre destiné à Claudine.

Georges, le montrant du doigt.

— Que contient-il ?

— De l'arsenic.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui.

— Qui vous l'a dit ?

— Un expert chimiste de la préfecture. C'est la quatrième fois que Jean verse du poison à Claudine.

Georges réfléchit. Puis tout à coup, avec un accent singulier :

— C'est bien ! dit-il.

Et, se tournant vers Claudine :

— Vous n'avez plus rien à redouter de mon frère !

Montmayeur, ce matin-là, se leva plus tard que d'habitude. Il n'avait pas dormi. Ses nuits étaient lourdes et fatigantes depuis longtemps. Il n'avait pas pu trouver le sommeil. La pensée de Claudine se tordant dans d'épouvantables convulsions hantait son esprit.

— Elle est peut-être morte ! se dit-il en s'habillant.

Mais il réfléchit qu'on l'eût appelé, qu'on fût venu le réveiller, si un malheur était arrivé !

— Si elle n'est pas morte, c'est qu'elle n'a pas bu ! . . .

Et, l'espace d'une seconde, le vague et instinctif pressentiment d'un piège, d'un danger couru, traversa son imagination. Mais il haussa les épaules. Quel piège ? Quel danger ?

Il s'habilla lentement, plus lentement que les autres jours. Pourquoi ? Il ne s'en rendait pas compte. Mais il avait peur de sortir de chez lui. Il ressentait un fardeau sur la poitrine.

— Tiens ! tiens ! murmura-t-il ; est-ce que je deviendrais lâche ? Il est bien temps !

Il ouvrit sa fenêtre et jeta un coup d'œil dehors.